

HOMMAGE A HENRY CORBIN

LA PENSÉE D'HENRY CORBIN ET LE TEMPLE MAÇONNIQUE par le Professeur Gilbert DURAND

14 avril 1903 - 7 octobre 1978. Entre ces deux dates fut écrite l'une des œuvres contemporaines les plus importantes au regard de la spiritualité. Un cahier de l'Herne dirigé par Christian Jambet rend témoignage de l'œuvre de la personnalité de Henry Corbin avec le concours de ses amis Mircea Eliade, Jean Brun, Richard Stauffer, Gilbert Durand, de ses disciples Daryush Shayeagan, Vieillard-Baron, Stéphane Ruspoli et de proches témoins Gaston Bachelard, Martin Heidegger, Gershom Scholem, Georges Dumézil, Carl Gustav Jung, sans compter ceux de l'Invisible qu'il nous a appris à mieux connaître : Sohrevardî, Ibn 'Arabî, l'ange Gabriel...

Henry Corbin, parce qu'il était des nôtres à plus d'un titre, méritait cet hommage ému que Villard de Honnecourt, dont il était membre d'honneur, tenait à lui rendre en ces quelques pages, encore que nous sachions fort bien que c'est en chacun de nos Frères qui reprennent un des ouvrages de cet illustre aîné que s'accomplit, une fois encore, le prodige de la Résurrection.

Nous remercions tout spécialement le Professeur Gilbert Durand, qui fut l'un des intimes intellectuels et fraternels de Henry Corbin, d'avoir bien voulu écrire pour nous cet hommage.

Alors que vient de paraître un des ouvrages majeurs d'Henry Corbin, et majeur pour la « contemplation » maçonnique (*Temple et Contemplation*, Flammarion, 1981), il est opportun pour quelqu'un qui a vécu pendant dix-sept ans une grande amitié compagnonnique avec le Maître orientaliste, d'évoquer quelques jalons intellectuels ou existentiels qui mènent à ce livre.

Tout l'itinéraire spirituel d'Henry Corbin préface pour ainsi dire la réalisation concrète et rituelle d'une initiation. Très tôt (1932-1939), l'enthousiasme de jeunesse, en compagnie de Denis de Rougemont, pour les écrits du « premier » Karl Barth étant vite tombé devant le « regrettable automne scolastique » du grand théologien protestant, la spiritualité de Corbin dresse le constat de faillite historique des Eglises — catholique comme protestante — se laissant entraîner comme des cadavres au fil de l'histoire. C'est que durant le demi-siècle d'Hitler et de Staline la moindre compromission avec le César de l'heure prend un fatal accent. En face de l'historicisme et des aggiornamenti sinistrement florissants, Corbin dresse d'abord avec le « premier », K. Barth

(1922), qu'il découvre en 1930, la stature d'un Dieu « *totaliter aliter* » (radicalement autrement), plus proche du Souverain bien platonicien, du prophétisme de Hamann — le « Mage du Nord » à qui Corbin consacre un article en 1939 — que des sécularisations, des « morts de Dieu », prédites par Nietzsche. Mais derrière ce constat de décadence des spiritualités d'Occident, en filigrane d'abord à travers les cours de Gilson, de Jean Baruzzi, puis grâce à l'amitié de Georges Vajda, d'Emile Benveniste, d'H.C. Puech, et enfin de Louis Massignon qui, le 13 octobre 1929, lui remet le manuscrit de la « *Théosophie orientale* » de Sohrevardî, se pose, si je puis dire, comme en attente une fondamentale pierre du Temple. C'est en effet de 1933 que date la première traduction par Corbin d'un texte de Sohrevardî.

Dès lors, par derrière la décadence occidentale et comme dans un temps « en surplomb », qui disloque l'idôlatrie progressiste de l'Occident, Corbin va découvrir avec émerveillement et faire découvrir par des traductions, des éditions qui s'échelonnent sur plus de 40 années, une philosophie et une vision de l'esprit elles aussi « radicalement autrement » par rapport aux sécularisations du christianisme historique. L'on peut dire que l'initiation savante, progressive et obstinée du Maître à l'« Orient des Lumières », face à l'immense et ténébreuse trahison des clercs de l'Occident, date de cette rencontre déterminante avec Sohrevardî, la victime de l'orthodoxie en place, le résurrecteur dans l'Islam de la philosophie de la Lumière de l'Ancienne Perse et du platonisme des philosophes de l'Islam. Comme l'écrit si bien son ami Denis de Rougemont, « né ailleurs (i.e. dans le catholicisme) mais ayant choisi par une décision de ferveur — non moins profondément philosophique — les formes luthériennes d'une mystique aurorale (Hamann, Valentin Weigel, Boehme, Oetinger, Swedenborg...) puis un temps la Lumière de Byzance, Henry Corbin, en Islam Iranien, cherche les voies de l'Ame unique et de la vocation illuminante... ».

Aussi, l'on connaît le goût spirituel du Maître pour les hérésies — où il trouvait toujours la flamme d'un réveil prophétique — chrétiennes ou musulmanes, et son exaspération devant le reproche superficiel de « syncrétisme » qui lui était fait, par des clercs aveugles. Pour Corbin, la spiritualité ne dépendait pas d'une orthodoxie codifiée et, selon l'expression de Sohrevardî, elle est toujours confluence, « au confluent des deux mers ». Car cette philosophie n'est nullement un mélange éclectique, une syncrèse, mais bien plutôt — ce qui nouera en 1949, au Cercle d'Eranos, une durable amitié avec C.G. Jung, M. Eliade, G. Scholem, E. Benz — l'effort de découverte de l'archétype qui constitue la spiritualité, la « vérité et la vie » de toute religion. C'est déjà fortuitement la rencontre avec cette essence du sacré avec la contemplation, avec ce que Maître appelait la « transcendance » de la religion, c'est cette méthode spirituelle qu'illustre magnifiquement le livre qui vient de paraître et sur lequel nous allons revenir. Pour l'instant, essayons d'esquisser ce qui allait rapprocher la spiritualité de la Lumière orientale et son platonisme inhérent, de la spiritualité « écosaisse ». Insatisfait de la compromission des Eglises, mais homme de dialogue, de chaude convivialité de compagnonnage — ne fut-il pas fidèle pendant trente ans aux réunions annuelles des compagnons d'Eranos ? — nous pouvons affirmer, au moins depuis 1964, date à laquelle notre intégration au Cercle d'Eranos fut faite par Henry

Corbin lui-même, que le Maître était désireux, au sens très fort que donne L.C. de Saint-Martin à cet adjectif, de rejoindre si possible et d'y regrouper ses fidèles disciples, une sodalité témoignant par le symbolisme et la rigueur de son rituel même de la vérité de la quête spirituelle. Au cours d'une conversation, en 1966, sous les Cèdres d'Ascona, alors que je lui demandais s'il n'avait jamais été incliné à entrer dans une *tariqâ* musulmane et ne me répondant pas directement, il me disait : « C'est une chose difficile lorsque tu n'es pas *élevé* dans le contexte religieux et culturel, mais sais-tu ce qu'un Shayk m'a répondu à la même question que tu me poses ? Ce serait très facile, m'a-t-il dit, si tu étais déjà initié par les Francs-Maçons par exemple ». C'était la première fois que nous prononcions le mot de « Franc-Maçonnerie ».

Parallèlement, la méditation de l'éthique zoroastrienne et de l'Islam et nommément cette étrange prescription de la « Guerre Sainte », avait amené Henry Corbin à s'intéresser de près à une grande image archétypique, incarnant dans l'action ici-bas l'archétype indicible — *totaliter aliter* ! — de la spiritualité. Telle est bien l'image persane, juive, essénienne, puis islamique et chrétienne de la Chevalerie. Tel était le sens qu'il donnait dès 1965 à son étude parue dans *Eranos Jahrbuch* : « De l'épopée héroïque à l'épopée mystique ». C'est toujours cette méditation sur la Chevalerie qui illustre explicitement sa conférence « improvisée » d'Eranos 1971 (*Jahrbuch* 40, 1973) : « Juvénilité et Chevalerie en Islam iranien », reprise plus libre du livre VII du quatrième tome de la somme du Maître, *En Islam iranien* : « Le douzième Imâm et la chevalerie spirituelle ». C'est alors qu'il se passionnait, par delà les romans arthuriens et la légende du Graal, par delà même l'histoire tragique des Templiers pour ce premier ordre religieux et militaire que fut celui des Chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ce qui plaisait à Corbin derrière l'exotérisme de l'adjectif « hospitalier » des Chevaliers soignants de l'Hôpital Saint-Jean de Jérusalem, c'était la glose ésotérique de cette « hospitalité ». Comme aimait à le dire avec une humeur plaisante le Maître : « Nous sommes aujourd'hui en régime de Sécurité Sociale qui se charge des œuvres caritatives, l'hospitalité qui nous est dictée est celle de recevoir un Hôte que l'Occident a laissé s'éloigner — comme le Graal — vers ses résidences orientales »... Et aussi, bien sûr, l'appellation explicitement johannite de l'Ordre était une garantie contre toutes les tentatives de « pétrification » séculière. Je cédaï à son amitié et entrepris, bien que je ne fusse nullement historien, une histoire de cet Ordre prototype qui finalement fut subrogation des biens du Temple. Ce qui frappait — et enchantait — Henry Corbin, c'était l'œcuménisme de cet Ordre — la transconfessionnalité — réunissant en sa Commanderie de Poët-Laval, où Corbin aimait inviter ses amis fidèles, protestants et catholiques ; c'était aussi le souchage de branches anglicane ou luthérienne comme le St John Order ou l'Ordre des Johannites prussien. Enfin, comme pour parachever cet œcuménisme, l'Ordre de Saint-Jean ne s'était-il pas replié, après 1803, sous la sauvegarde orthodoxe de son protecteur Paul I^{er} de Russie ? Je me souviens de la joie du Maître lors d'une visite à l'Abbaye de Saint-Antoine-en-Viennois, vieux fief des Antonins et ultime propriété avant la Révolution Française des Dames Johannites. Mais dans l'historiographie de

l'Ordre, Henry Corbin allait faire une trouvaille qui devait orienter l'action et les options des dernières années de sa vie. Il découvrirait l'existence à Strasbourg, au XIV^e siècle, d'un chevalier johannite, Rulman Merswin, qui réalisait le projet de réunir autour de lui, à l'Île Verte, des laïcs « *parce que le temps des cloîtres est passé...* ». Sohrevardî avait été le guide spirituel de toute une partie de la vie d'Henry Corbin, Rulman Merswin allait être le second guide, ou plutôt le prolongement et la résurgence occidentale du premier « Rector ». L'Île Verte strasbourgeoise n'évoquait-elle pas curieusement un des thèmes visionnaires majeurs de la mystique shî'ite ? Cette « Île Verte sur la Mer Blanche », résidence secrète du douzième Imâm et de ses compagnons que l'adepte aborde après les épreuves initiatiques. D'autant plus qu'historiquement, cette communauté alsacienne était en contact avec le mystérieux « Ami de Dieu » de l'Oberland — Le Haut Pays — appellation qui semblait une transcription directe de l'arabe *Awliyâ Allah* qui définit justement la place du chevalier à côté de son Seigneur. Enfin l'appel à fonder une sodalité de laïcs « Amis de Dieu » sans autre qualification confessionnelle indiquait la voie, au grand commentateur de tant de textes définissant de façon transcendante l'essence de la religiosité.

Depuis de longues années, le Maître suivait à la trace l'Archétype de cette sodalité qui chemine depuis l'Ordre royal de Bahmon-Lumière, rallumé par Sohrevardî des cendres de l'Ancienne Perse jusqu'à ces gnostiques de Princeton dont il aimait à saluer, sinon l'existence, du moins la possibilité et la promesse ; « corporation quasi religieuse » écrit Ruyer, « communauté religieuse non ecclésiastique... Tentative pour constituer par cooptation silencieuse et discrète une aristocratie philosophique et secondairement sociale ». Il s'agissait pour Henry Corbin de mettre à jour « de siècle en siècle une norme ésotérique, déterminant l'existence d'une communauté qui ne peut prendre la forme ni d'une Eglise ni d'un Etat politique... ». D'où le soin jaloux que mettait ce protestant, au nom de la Réforme même, en tant que restauration, à ressouder toutes les ruptures de la chaîne initiatique primitive, à dénoncer ces « catastrophes » — et en particulier l'arrachement à Cordoue au XIII^e siècle de la philosophie averroïste du tronc de la spiritualité « orientale » qui ont peu à peu dévoyé l'Occident. Aussi, derrière les églises exotériques, dont celle de Pierre est le type, il aimait enraciner l'Eglise intérieure et Eternelle, non seulement dans l'ésotérique Eglise de Jean, celle qui « demeure jusqu'à la fin des temps », mais encore comme on peut le constater dans le dernier livre posthume du Maître (*Le paradoxe du monothéisme*, l'Herne, 1981) dans cette primitive Eglise de Jacques, le « frère du Seigneur », sise elle aussi à Jérusalem comme l'Ordre des Hospitaliers, et profondément judéo-chrétienne, c'est-à-dire conservait au Christianisme, malgré l'incarnation prophétologique de la Parole en Jésus, le trait essentiel du Messianisme qui fait que « rien n'est accompli » (la Vulgate elle-même ne dit pas d'ailleurs : *totum consumatum est*, mais *consumatum est*, ce qui ne s'applique qu'à la Passion proprement dite). L'Esprit de la Pentecôte — tous les chapitres de Temple et Contemplation ne sont-ils pas datés intentionnellement « après la Pentecôte » ? — étant le gage de cette continuité messianique jusqu'à la « fin des temps ». Entre ces

deux Eglises ésotériques, celle de Jean et celle de Jacques, et les rituels de la Franc-Maçonnerie, des « Loges de St Jean » si fidèles, dans le Rite Ecossais Rectifié, à l'Évangile de l'Apôtre Bien Aimé et si fidèles également à des pratiques rituelles abrahamiques, l'on voit combien la spiritualité d'Henry Corbin pouvait une fois de plus se trouver en plein accord en ce « confluent des deux mers » qui s'opère en Europe au crépuscule menaçant de l'*Aufklärung*. C'est au cours de la réalisation de ce projet, ayant pris corps en 1970-1971 et naissant en 1974 avec la création de l'*Université Saint-Jean de Jérusalem, Centre international de recherche spirituelle comparée*, dont j'eus l'honneur d'être le premier vice-président au côté du président Corbin, et en compagnie de ses amis le pasteur R. Stauffer, Robert de Chateaubriant, Antoine Faivre, Ernst Benz, qu'Henry Corbin eut les premiers contacts avec le Rite Maçonnerie Ecossais Rectifié, grâce à des amis tels que Jean de Foucault, grâce à la lecture de l'énorme tome de Le Forestier sur la « *Franc-Maçonnerie occultiste et templière aux XVIII^e et XIX^e siècles* », qu'Antoine Faivre venait de publier chez Aubier (1970). D'ailleurs, en 1973, Henry Corbin préfaçait et éditait sept petits Rituels de Confréries artisanales iraniens sous le titre *Traité des Compagnons-Chevaliers*. La même année, à l'occasion d'une visite, le 31 mars, des Frères de la R.L. « *Freiherr vom Stein* » à l'Orient de Bielefeld, le Maître construisait un morceau d'architecture intitulé : « De l'état de chevalier spirituel » où toute l'inspiration du livre *Temple et Contemplation* est déjà à l'œuvre. Enfin, en juin 1974, le Président de l'Université Saint-Jean de Jérusalem tenait à ce que la première session s'ouvrit à l'Abbaye cistercienne de Vauxelle, en la « vallée » de Cambrai, fondée par Bernard de Clairvaux, le parrain de l'Ordre du Temple et hébergeant présentement une des branches de l'Ordre Hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem issue directement de la filiation russe de 1803 par l'intermédiaire de l'émigration américaine d'anciens cadets de la garde du Tsar.

Avec le même juvénile enthousiasme qu'il avait étudié les textes chevaleresques, le Maître islamologue se lançait dans l'étude de ces rituels inspirés par Martinez de Pasqually, le fondateur de l'Ordre des Cohen, rédigés par Willermoz, lus par Maistre et par Louis Claude de Saint-Martin — le premier traducteur de Jacob Bœhme. Sa jubilation était grande de trouver à la fois un rituel rigoureux pétri de symbolisme dans un Temple symboliquement clos, fermé aux rumeurs de l'Histoire et où il est même interdit de « parler de religion ou de politique », où seul le symbolisme des décors et des gestes compte, et à la fois surtout par les *Discours* de Ramsay et par la Stricte Observance Templière du Baron de Hundt, de retrouver en clé de voûte de tout l'Écossisme, l'esprit quintessencié de la Chevalerie, restituée pour ainsi dire dans l'authenticité de son inspiration : Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte.

Le vœu de Rulman Merswin semblait ainsi miraculeusement réalisé au XVIII^e siècle par un autre « bourgeois », lyonnais cette fois, J.-B. Willermoz. Les « *Instructions* » de ce dernier, écrit Corbin, « sont le text book de la spiritualité du Temple ». Étaient réunis dans une sodalité et des Compagnons hiérarchisés en degrés, et des Chevaliers, et enfin et surtout des « Amis de Dieu », d'un Dieu essen-

tiellement Bon — comme le souverain Bien platonicien — puisque « Architecte suprême de l'univers » ; sodalité reposant scripturairement sur un large œcuménisme judéo-biblique chrétien-johanite et enfin scellée symboliquement par le martyr des « hérétiques » templiers. Corbin induisait de ces constatations une grande leçon justificatrice pour toute sa quête : les devises de l'Ordre « *Et Tenebrae eam non comprehenderunt* », « *Perit ut vivat* »... confirmaient le devoir périlleux d'être dans la temporalité mais à la seule fin de surplomber l'histoire. Et comme il l'écrivait en conclusion de son allocution de 1973, reprenant les premières paroles initiatiques de Gurnemanz à Parsifal dans le drame wagnérien : « ici, mon fils, le temps devient espace ». C'est-à-dire que l'intériorisation contemplative surplombe ou sous-tend l'histoire et les événements de la vie par un « espace de sens », un espace sémantique que Corbin connaissait bien pour l'avoir tant de fois rencontré dans les récits visionnaires de l'Islam Shî' ite : île verte, villes imaginales d'Hurqualuê, Jabarsâ et Jabalqâ et finalement temple. Comme au martyr de Sohravardî faisait écho celui de Jacques de Molay, à la Terre Céleste de l'Iran et de l'Ancienne Perse répondait cet espace spirituel où se construit le *Templum* (morceau découpé dans le ciel) puis la Jérusalem Céleste — temple de pierres vives — chère au IV^e grade du Rite Ecossais Rectifié.

L'on sait, et cela nous amène à un des chapitres de *Temple et Contemplation*, comment Henry Corbin prisait la trilogie du drame romantique Zacharias Werner : « *Les Fils de la Vallée* », qui affirme avec audace que la mort des Chevaliers du Temple était elle-même initiatique, ultime dépouillement des métaux accumulés par trop de richesses temporelles, parce que le fondement de cet Ordre, paradigme de toute Chevalerie, en Vérité et en Vie, s'instaurait dans cette Ecosse de Hérédom — qu'il faut chercher ailleurs que sur nos cartes, tout comme l'Orient des récits visionnaires — véritable « Ile Verte » où résidaient les Supérieurs Inconnus, les Fils de la Vallée hors des atteintes de l'histoire. N'est-il pas d'ailleurs bouleversant qu'Henry Corbin, en son ultime « Temps de la Pentecôte » passée sur Terre, fit effectivement, en juillet 1978 le pèlerinage en Ecosse — d'où il nous envoyait des lettres émerveillées devant les réceptions grandioses qui lui étaient faites à Edimbourg — comme symbole de son proche départ pour l'Orient Eternel ? Et puisque nous venons de faire allusion à un chapitre de *Temple et Contemplation*, il est temps de montrer maintenant comment ce livre constitue un testament, et plus précisément le *testimonium* (témoignage) chevaleresque d'Henry Corbin.

Pour ce faire, et à partir de Zacharias Werner, nous allons procéder brièvement à une lecture récurrente de ce livre, montrant comment le templarisme maçonnique moderne se relie — tout au moins dans son aspiration théorique — à travers tout le légendaire du Moyen Age occidental, aux lointaines démarches de la con-templation orientale, ce berceau de la philosophie et de la mystique corbiniennes. La cinquième étude de ce livre, fruit d'une conférence d'Eranos 1974, est en effet consacrée à « *L'Imago Templi face aux normes profanes* » et précisément (paragraphe VIII) aux « Fils de la Vallée » de Werner que nous venons d'évoquer et à la Nouvelle Eglise (paragraphe IX) chez le grand visionnaire du XVIII^e siècle, Emmanuel Swedenborg.

« *Nova Ecclesia* » qui n'est autre que la Nouvelle Jérusalem prédite par l'*Apocalypse* et où c'est toute la cité des initiés qui remplace le Temple et en constitue les pierres vivantes.

Le paragraphe VII est consacré à la Chevalerie Templière « légendaire » avec les descriptions par Wolfram von Eschenbach et par Albrecht von Scharfenberg du Temple du Saint Graal, Temple « en rotonde » — que les Templiers historiques prendront pour sceau — et qui eut pour modèle œcuménique le Dôme de la Mosquée du Rocher (*Qobbat al sakhra*) sur l'esplanade de l'ancien Temple de Salomon, d'où le Prophète, selon certaines légendes, prit son vol (*miraj*) vers les sept cioux... Littérature visionnaire de notre Moyen Age où la quête du « *tot el* » (tout autre) fait écho à l'accès à la transcendance du « *totaliter aliter* ». Le paragraphe VII est consacré à la Chevalerie Templière historique, à qui le Roi Baudouin II donne pour église le fameux « Dôme du Rocher ». Corbin étudie toutes les versions du destin de l'Ordre « *a parte ante* » et « *a parte post* » de sa destruction officielle à la Saint-Joseph de l'an 1314, la même année qui voit le Roi d'Ecosse Robert I^{er} Bruce restaurer l'Ordre royal de Hérédome de Kilwinning et gagner la bataille de Bannockburn contre les Anglais. Et, bien entendu, nous rencontrons dans cette postérité la filiation celto-écossaise par les *Coli Dei*, « frères » spirituels des *Awliyâ Allah*, mais aussi des *Gottes freunde* de la mystique rhénane, tous « Amis de Dieu ». Le paragraphe V, « *a parte ante* », étudie l'*imago templi* chez les Esseniens de *Qumrân*, tandis que les tous premiers paragraphes IV, III, II, reprennent le dossier classique, si je puis dire, de l'*imago templi* : chez Philon, les Oracles Sybillins, le livre II des Makkabés dans le judaïsme hellénisé, l'exaltation du Temple chez Ezekiel et dans le judaïsme palestinien, avec le symbolisme de la destruction de l'Ancien temple de Salomon et la reconstruction du Temple de Zorobabel — si cher au quatrième grade de l'Écossisme Rectifié ! Nous avons donc dans cette cinquième étude une véritable encyclopédie historique et symbolique de la tradition imaginaire du Temple dans l'Occident judéo-chrétien. Nul maçon digne de ce titre ne peut dorénavant ignorer cette somme d'érudition templière et ce magistral exemple d'analyse d'une force archétypale se révélant dans la « *progressio harmonica* » des images du Temple.

Mais les trois premières études de ce livre nous montrent comment l'univers templier occidental et nommément l'écossisme maçonnique se greffe sur la vocation et la compétence majeures du grand Islamologue. Le lecteur assiste là à l'authentique « confluent des deux Mers » : la tradition occidentale templière et la tradition orientale du Temple. Le livre d'Henry Corbin constitue cette confluence érudite entre la tradition chevaleresque de l'Occident et le *foṭowwat* (Compagnons Chevaliers) de la Tradition orientale. La IV^e et savante étude, Conférence d'Eranos prononcée en 1965, étudiant avec une compétence minutieuse un rituel sabéen, « *Temple sabéen et Ismaélisme* » ramène pour ainsi dire l'archétype du Temple sur un terrain herméneutique familier à l'auteur de la somme monumentale : « *En Islam iranien* ». Les deux premières études, « *La science de la Balance et les correspondances entre les mondes en gnose islamique* » (II) reprise de la Conférence d'Eranos de 1973, et « *Réalisme et symbolisme des cou-*

leurs en cosmologie shî' ite » (I), à l'occasion du complexe symbolisme des couleurs et de leur rapport avec la lumière, et à l'occasion des diagrammes où un Haydar Amolî — grand philosophe Shî' ite du XIV^e siècle — établit les correspondances (les « balances ») entre les différents mondes matériel et spirituel, constituent un admirable exemple méthodologique de cette exégèse en profondeur de cette inépuisable herméneutique (*ta'wil*), d'une « reconduction sémantique que Corbin va appliquer aux épiphanies du Temple dans les études qui suivent ce que nous avons déjà exposées ici — en hommage inconscient au Maître de la Récurrence symbolique ! — de façon récurrente. Ce livre lu aussi « à l'envers » de façon amphibolique (*iltibas*) manifeste la cohérence chez son auteur d'une quête qui a duré plus d'un demi-siècle et dont les jalons sont explicitement posés ici de 1950 à 1974, dates limites de la rencontre d'Henry Corbin et de la Franc-Maçonnerie. Cohérence de l'*imago Templi* judéo-chrétienne et des images archétypiques de la tradition islamique, mais surtout cohérence des unes et des autres avec la méthode d'herméneutique gnostique qui les « invente » (= faire découvrir) en les reconduisant chaque fois à leur source transcendante.

Car la leçon profonde de ce livre majeur qui résume avec discrétion une longue vie spirituelle de plus en plus ardente à mesure qu'elle mûrissait au soleil invincible de la Lumière incréée, c'est que l'image archétype du Temple — en Orient comme en Occident — n'est pas séparable de la méthode « con-templative » et que finalement « le contemplateur, la contemplation et le Temple ne font qu'un ». Le « libre examen » luthérien devient ici la condition même de l'épiphanie de l'Être, il sort renforcé de sa confrontation avec le *ta'wil* musulman. Rappelant l'étymologie et l'usage du vieux *templum*, Corbin nous dit qu'il est une sorte d'instrument pour « viser le Ciel » : « le Temple est le lieu, l'organe de la *contemplation* ». Et c'est dans ces conclusions que l'auteur appelle avec justesse « dénouement », que nous sont révélés les pouvoirs « dénouants », « absolvants » et de l'*Imago Templi* et de la con-templation qu'elle circonscrit et autorise. Ces pouvoirs, cette vertu « absolvante » sont de nous mettre en présence d'un *absolutum*, un « absolu parce qu'absolus des limites obstruant pour notre monde l'horizon des mondes spirituels, l'horizon d'outre-monde... ». Les « contemplatifs », les gardiens du Temple, Chevaliers exemplaires, sont les détenteurs de ces pouvoirs, dérisoires, certes, pour un monde profane, pour la « gaste terre » qui engloutit peu à peu l'Occident et les occidentalizations. Là réside le choix précis du chevalier, la réponse à la convocation de ces pouvoirs, tandis que le profane n'entend même pas cette convocation. Mais force archétypique « impérissable », invincible — que jadis l'auteur découvrait dans la Lumière de Gloire (*Xvarnah*) de l'Ancienne Perse — et qu'Henry Corbin se plait, dans l'ultime page de son livre à repérer dans un roman de Soljenitsyne (*Le Premier Cercle*). Ainsi, malgré toutes les « substitutions » qui peuvent égarer le Chevalier dans les chemins séculiers et aventureux dont les ténèbres cernent le Temple, conscient depuis longtemps de la décadence qui entraîne l'Occident, le message et l'exemple d'Henry Corbin et de son œuvre sont témoignages de Foi et de Joie. Finalement, le « pouvoir des Clefs », le pouvoir d'absoudre, de dénouer la mort qui rôde en ce bas-monde et l'entropie

de toute histoire, ce pouvoir est celui de la Contemplation, de la « mise au ciel » et en transcendance de tout problème, et comme le dit Vladimir Maximov dans l'exergue du livre d'Henry Corbin, « Temple à l'intérieur de nous, à nous, avec nous dans les siècles des siècles ».

Pouvoir qui peut certes légitimement se collectiviser, mais à la seule condition de demeurer dans le secret de son intimité fondamentale. Là où l'ange de l'Ame est effusion, l'ange de l'Eglise ou l'égrégoire de la loge doit se faire stricte rigueur rituelle. C'est ici que se situe peut-être la fameuse distinction guénonienne entre le mystique et l'initiatique. Le mystique est du côté des secrets du cœur, d'où son accent « sentimental » que méprise à tort un J. Evola ; l'initiatique est acte, action rituelle. L'un ne doit pas être privilégié par rapport à l'autre, car c'est du même « cœur » qu'il s'agit ; d'un côté « cœur d'amour » épris, de l'autre cœur-courage, cœur donnant au monde, par l'acte, la palpitation — ou le respir ! — du sens et « redresseur » des torts du Monde. Mais mystique et initiatique sont des cœurs inverses si l'on peut dire : cœur de compassion, de clémence d'un côté, cœur de rigueur, de justice de l'autre. La pensée d'Henry Corbin a toujours su tenir fermement les deux bouts de cette chaîne d'union spirituelle : d'un côté contemplative et mystique par l'exégèse visionnaire, de l'autre initiatique et rituelle par la sodalité chevaleresque qui construit le Temple. Temple construit par la truelle et défendu par l'épée du Maître Ecossais de Saint-André, mais recélant la porte qui s'ouvre à la contemplation « orientale » mystique. C'est ce que les sodalités exotériques n'ont pas su comprendre laissant se débrider leurs réunions en des effusions sentimentales déplacées. Car il est angoissant de constater que la fermeté rituelle a déserté les Eglises et les cloîtres exotériques et s'est retirée à l'Orient de certaines Loges dans l'ésotérisme et le secret de l'initiation. Le Pouvoir des chefs s'est volatilisé là où le sel rituel s'est affadi dans l'aggiornamento trop complaisant au profane, donc à la profanation. C'est alors que les puissances de l'Enfer peuvent, hélas, prévaloir contre une *Potestas clavium*, un pouvoir qui ne peut plus rien. Mais là où le pouvoir a été très régulièrement transmis par l'initiation et son rituel immémorial, qui déjà fait sortir de la condition temporelle, alors s'ouvrent toutes grandes les portes du Temple. C'est en ce lieu de con-templation que toute problématique profane, tout cheminement accablant vers la mort est remis, reconduit en son lieu céleste d'origine. Et c'est le Chevalier Bienfaisant qui opère cette mise en surplomb de toute cité par la Cité Sainte. Temple, *templum*, Porte du Ciel — *Janua coeli* ! — qui « invente » le ciel dans sa visée contemplative. Etincelle de Lumière qui est « en tout homme venant en ce monde » mais qu'il est donné à certains — et telle fut la vocation d'Henry Corbin — de comprendre et de faire luire dans les ténèbres comme une lampe merveilleuse. Parce qu'ils savent dégager cette volonté contemplatrice. Alors oui, le contemplateur, sa contemplation, l'organe de celle-ci : le Temple, et la visée de celui-ci : le « Ciel », ne sont plus qu'un dans la multiplicité de leur démarche respective. La devise chevaleresque du Maître n'illustre-t-elle pas admirablement le réalisme de cette individuation par l'*Intellectus agens*, par l'ange de la contemplation qui, dans la tradition abrahamique, n'est autre que l'archange

Gabriel : « *Fiat mihi sicut credidisti* ». « Qu'il me soit fait selon ce que j'ai cru... ». C'est le pouvoir contemplatif qui construit le Temple et le Temple dressé dans l'Imaginal devient ainsi réelle Porte du Ciel. C'est alors que la transcendance, pour reprendre une belle image à la spiritualité islamique, m'est plus proche et présente que l'artère qui palpite sa vie à ma tempe...

Gilbert DURAND